Document generated on 06/04/2025 7:03 p.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Critiques et pédoncules

Jean Pettigrew

Number 12, February–March 1984

URI: https://id.erudit.org/iderudit/21470ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Pettigrew, J. (1984). Critiques et pédoncules. *Nuit blanche*, (12), 67–67.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

SCIENCE FICTION

par Jean Pettigrew

CRITIQUES ET PÉDONCULES

A la nuit tombée, dans la lumière blafarde des lampadaires qui danse follement sur les branches surgivrées, des hommes s'agitent afin de maîtriser la dernière giclée. Sous un vent cinglant, les arbres se changent en poulpes mutants, les fils électriques s'affaissent sous le poids de ce qui pourrait être un suc gluant et limpide sortant à peine du ventre d'une gigantesque araignée que je n'ose imaginer. Ça craque, grince et siffle, la nature se déchaîne. De mon quatrième, je contemple l'hystérie. Tiens, une panne de secteur. Importante. La nuit s'installe brusquement, à peine troublée par les phares de ces niveleuses, chenillettes, souffleuses et autres camions qui s'échinent à la tâche. Une nouvelle planète peu hospitalière semble se substituer doucement au décor familier. Au loin, fantomatique derrière le voile du mauvais temps, ce n'est plus le centre-ville mais le spatioport et là, non, il n'y a plus de Complexe G mais un astronef d'approvisionnement. La rigueur de cette nouvelle Terre est légendaire, mais les lucioles qui s'agitent parlent de victoires, d'acclimatation, d'adaptation.

Durant quelques moments, mon imagination s'est emballée et j'ai pris la place de ces pionniers d'outre-espace, senti la force de leur volonté et la grandeur de leur but, pressenti leurs problèmes et leurs réussites, ressenti les peines et joies toutes humaines qui accompagnent notre race quelle que soit sa destination. Tiens, je pense qu'il y a matière à faire oeuvre littéraire. . . Je dois me souvenir. . .

Boréal 1983, le congrès de science-fiction québécoise, a réuni encore une fois cette année la majorité des créateurs du domaine qui nous intéresse. Malgré le peu de participation du grand public, l'événement a quand même été réussi, ne serait-ce que par son caractère de transition qui s'est fait sentir dès les premiers jours.

La SFQ vient de terminer une époque, celle des pionniers. En font foi les parutions coup sur coup des anthologies *Aurores boréales* et *Les Années-lumière* — voir les comptes rendus dans ce numéro et le précédent — reprenant chacune quelques-uns des meilleurs textes de *Solaris* et *Imagine*. . . Norbert Spehner, après dix ans de travail méritoire à la barre de *Solaris,* cède la direction à un collectif comprenant entre autres Élisabeth Vonarburg et Daniel Sernine, et, chez *Imagine*. . ., une nouvelle répartition des tâches remodèle le collectif et semble renouveler la formule d'un façon très heureuse. Rétrospectives, changements majeurs, remaniements. . .

Une nouvelle ère s'annonce et la SFQ a tous les éléments en main pour pouvoir s'exposer et s'imposer à la face du monde. Déjà très en vue en France dans les milieux spécialisés — de nombreux fanzines de l'Hexagone ont publié des Québécois et des numéros spéciaux sur le Québec — et dans la francophonie, elle manque cependant de supports publicitaires et d'ambassadeurs vis-à-vis du grand public. C'est un manque d'information chronique et non la moindre qualité de la SFQ qui est la cause principale de son isolement relatif.

Les critiques littéraires de nos grands quotidiens boudent plus ou moins le genre quand ils ne sont pas totalement contre. Il est difficile de faire parler de soi et encore plus difficile d'être critiqué consciencieusement car ces gens, compétents ou du moins bien informés dans ce qu'il est convenu d'appeler la littérature générale, en sont encore à associer SF, rayons lasers et autres monstres à pédoncules, n'ayant lu que quelques « classiques » et les inévitables mauvais romans qui foisonnent autour des gares, qu'ils soient SF ou autres. Bien peu ont pris la peine de s'intéresser aux théories sur l'écriture SF et à l'évolution de celle-ci, tant dans ses thèmes que dans sa forme.

Malgré tout, la SF continue à être un genre très prisé du grand public et la SFQ, au fil des ans, saura s'approprier la place qui lui revient. Et cette place est énorme. ■